

MAHASWETA DEVI

Le Char
de Jagannath
et autres nouvelles

traduites du bengali
par Claude Basu

ACTES SUD

LA SAGA DE KAGABOGA¹

L'invisible corbeau

Posant par terre un gobelet de thé et un bout de pain, Mohini annonça : “Kagaboga, écoute donc ! J’ai apporté du thé. Tout à l’heure, je ne veux pas entendre qu’il est froid. Autre chose, pas la peine qu’il lave son maillot de corps et son *lungi*^{*2}, je vais m’en occuper et les frotter avec du savon.”

La personne à qui elle s’adressait n’était autre que son mari de toute éternité. Pendant la fête d’Utrumi³, Mohini, alors âgée de trois ans, avait – paraît-il – ôté soudain son collier de perles pour le passer autour du cou de Sadananda. Au bord de la rivière Dhaleshwari, ce matin de décembre, le spectacle avait fait sensation. Les femmes s’étaient écriées :

“Regardez ! Regardez ! Maya devait sûrement être sa femme dans leur vie antérieure. Elle n’a pas choisi au hasard, c’est bel et bien autour du cou de notre Sada qu’elle a mis son collier.

1. Mot composé de *kak*, corbeau, et de *bok*, une sorte d’échassier. Employé dans un sens péjoratif, il désigne une personne un peu bizarre. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. Les mots bengalis suivis d’un astérisque à leur première occurrence figurent dans le glossaire, p. 237.

3. Utrumi Mela, le 22 décembre, solstice d’hiver, jour propice pour des rassemblements festifs et des bains sanctifiants.

— Et pour la caste et le rang de la famille, vous avez remarqué, elle ne s'est pas trompée!"

Sadanada n'avait que huit ans à l'époque. Le sens de ce que disaient les grandes personnes lui avait complètement échappé. Il avait enlevé le collier pour le remettre autour du cou de Mohini. Même les femmes âgées n'en revenaient pas.

"Voyez-vous cela! Et les gens disent qu'il n'y a pas de miracles pendant le kaliyuga*? Si c'est vrai, alors comment un signe divin, ce jour-là..."

Entourant la mère de Mohini, les femmes émues aux larmes et tout excitées s'exclamaient :

"Une fille de la famille Mitra a mis une guirlande autour du cou d'un garçon de la famille Basu, elle a fait le choix de son promis. Et même pour ce qui est de leur âge, ils sont bien assortis. C'est incroyable! Le sort en est jeté. Le mariage de votre Maya est une affaire entendue."

La mère du petit garçon s'est hasardée à poser une question :

"Depuis quand les enfants arrangent eux-mêmes leur mariage sur un caprice?"

Mais les femmes présentes ont protesté à grands cris. C'était arrivé pendant la fête des bains sacrés d'Utrumi, les dieux étaient d'humeur à se divertir. Les suggestions ont fusé, on va répandre sur eux une pluie de fleurs, on va partager une sucrerie en deux et chacun mangera le morceau de l'autre, on les accueillera avec les ululements de bon augure du *jokar**!

Mohini et Sadananda n'ont rien compris à tout cela.

Mais bien plus tard, alors qu'il avait vingt ans et travaillait pour un *zamindar** à vérifier le nombre des balles de jute, Sadananda tenait tête à sa mère : "Tu

n'arrêtes pas de dire, marie-toi, marie-toi ! Pourquoi te faire du souci ? Ma fiancée, elle est depuis toujours dans mes rêves. Je l'ai vue en rêve. Toi, tu l'as vue de tes propres yeux. Je parle de Mohini, bien sûr."

Le papa n'a rien trouvé à objecter. Le père de Mohini travaillait pour le même *zamindar* dans un autre bureau, comme régisseur. Il n'avait pas d'autres dépenses que le sel, le kérosène, le sucre et les vêtements.

La maman s'est prononcée : "On va sans doute doter Maya de belles parures, faire en sorte qu'elle présente bien. Malgré son nez un peu aplati, elle est quand même mignonne. Pas du genre à traîner au marché ni à passer son temps à papoter. Pour ce qui est de faire la cuisine, elle s'y connaît..."

On les a donc mariés. D'après les voisins, comme les jeunes gens avaient décidé eux-mêmes de leur mariage, leur union était inéluctable.

Mohini se souvenait encore des innombrables rouleaux en bois de jaquier, des ustensiles de cuisine et récipients de toutes sortes, des vêtements, du *khir**, du yaourt, des sucreries, des fleurs, des fruits, des légumes. Il y avait tant de choses que dix hommes n'auraient pas suffi à les porter. De la maison du *zamindar*, on avait envoyé du poisson chez son père et son beau-père, des saris *tangail** d'une beauté parfaite et des pièces d'argent frottées avec de la poudre de *shindur** pour les sanctifier.

Mais tout cela relevait de l'histoire ancienne. Aujourd'hui, quand elle buvait de l'eau dans une timbale en aluminium léger, Mohini soupirait : "Dire que j'avais de la peine à soulever un gobelet ! Tous les nôtres étaient en laiton, du vrai. Est-ce qu'ils en ont des gobelets comme ça, les gens d'ici ?"

Si quelqu'un lui demandait : "À qui parles-tu ?
— À Kagaboga."

Mari et femme ne s'adressaient plus la parole depuis seize ans. Quand ils avaient quelque chose à se dire, c'était par l'intermédiaire de l'invisible Kagaboga.

En fait, le bavardage n'avait pas cessé. Les enfants avaient quitté la maison, un malheur qui avait conduit Mohini à contracter la manie de parler toute seule. Elle disait tout haut ce qui lui passait par la tête. Ce qui avait fortement perturbé la paix du ménage et provoqué d'incessantes querelles.

Sadananda avait suggéré : "On devrait aller voir le docteur. À t'entendre parler sans arrêt, les gens vont se demander si tu n'es pas folle."

Mohini s'était rebiffée sous le coup de la colère. S'ils en étaient là, à qui la faute ? Est-ce qu'elle lui avait demandé de quitter la maison quand l'histoire de l'Hindoustan-Pakistan est arrivée ? Mohini lui avait-elle dit de confier à un neveu soi-disant compétent la responsabilité de gérer ses biens ? Beaucoup de gens étaient venus s'installer dans cette zone réservée¹. Pour eux, la vie avait repris son cours et leur situation s'était améliorée. Pourquoi n'était-ce pas le cas pour Mohini ? Et les enfants, pourquoi les avaient-ils quittés ? Est-ce qu'il avait une explication à lui donner ?

Sadananda avait baissé la tête.

Le neveu avait vendu la propriété. Séduit par ses arguments, Sadananda s'était lancé dans les affaires. Résultat, le neveu était maintenant propriétaire d'une maison en dur qu'il habitait à Ranaghat, et

1. Zones, quartiers réservés : lieux alloués après la Partition par le gouvernement indien aux personnes déplacées en provenance du Bengale oriental (actuel Bangladesh).

Sadananda qui avait dû quitter Dhubulia vivait toujours dans une zone réservée.

Avant même d'avoir terminé leurs études, les enfants avaient trouvé des emplois et quitté le foyer familial. L'aîné travaillait dans une fabrique de jute, ce qui lui assurait un revenu convenable. Une vie décente, avec une épouse, une fille, un fils et une maison à Naihati.

Le fils cadet était une fripouille. Un trafic d'explosifs lui avait rapporté pas mal d'argent à une époque. Il disait à son père qu'il était dans le *business*. Le filou s'était enfui à Bombay, avec le transistor, la montre de Sadananda et les boucles d'oreilles de Mohini.

Il était dans le *business* là-bas aussi et s'était marié avec une fille de la région. Une fois, il avait envoyé un peu d'argent à ses parents.

Mohini chérissait son fils cadet plus que tout. Sadananda se rendait tous les jours à Keshtonagar en autobus, d'ailleurs il continuait à s'y rendre. Assis devant le tribunal, il remplissait des formulaires, et s'il tombait sur des clients naïfs, il les conseillait, se chargeant de débrouiller des questions juridiques relatives à des querelles de propriété.

Quand son père n'était pas là, le fils en profitait pour parler de ses rêves à sa mère. Lui ne se livrerait jamais à ce genre d'activités insignifiantes. Il ne se voyait pas acheter des gousses de *sajne** pour quelques sous, comme son père quand il rentrait à la maison. Bien sûr, *baba** avait le chic pour mettre la main sur le bon client. Mais même s'il gagnait un procès, il ne récoltait rien de plus qu'un panier de tamarin ou un pot de mélasse.

“Et toi alors, quelle sorte d'affaire tu voudrais entreprendre?”

— Cesse donc de parler *bangal*¹.

— Mais pourquoi? La langue maternelle et le lait d'une mère, c'est aussi important."

Étrange, étrange en vérité! La notion qui s'exprimait dans ce que Mohini venait de dire à son fils, le gouvernement en a fait un slogan qu'il diffuse partout maintenant. Selon lequel chacun doit révéler sa langue maternelle à l'égal du lait de sa mère.

Le plus jeune fils s'appelait Manoranjan mais on ne le connaissait maintenant que sous le nom de Manoj Kumar. Et le nom de l'aîné, Sukhuranjan, s'était simplifié en Ranjan.

Le plus jeune fils disait :

"Je veux rouler à vélomoteur, porter des lunettes noires, je veux ouvrir mon porte-monnaie, en tirer mille roupies et te les donner.

— Eh bien, d'accord! Nous ferons réparer la maison. Ce serait trop demander à ton père, il n'a plus la force. Après avoir travaillé si dur pendant toutes ces années... Ce n'est pas comme avant, chez nous... D'ailleurs pour moi aussi ça devient difficile d'aller chercher la sciure de bois et tout ce qu'il faut pour fabriquer des *gul*^{*}. Je n'y arrive plus.

— Alors pourquoi tu continues à le faire?

— Pour ce que je peux en tirer! Du sel, de l'huile..."

Or il se trouva qu'à Muragaccha un commerçant reconnu Manoranjan, *alias* Danny, alors qu'il essayait de faire sauter le coffre de la boutique. Perdant son sang-froid, le vaurien avait jeté l'explosif sur un troupeau de chèvres et pris la fuite. Après s'être caché ici et là pendant quelques jours, un soir il était

1. Terme utilisé par dérision, désigne le bengali parlé au Bengale oriental (actuel Bangladesh).

revenu passer une nuit à la maison. Le lendemain matin, il avait disparu avec le transistor, la montre de son père et les boucles d'oreilles de sa mère.

Lorsque Sadananda se rendit au poste de police pour tenter de plaider la cause de son fils, il fut accueilli par une kyrielle d'exclamations : "Ah, ciel! Oh là là! Quel malheur! Oh là là!"

— Oh, mon Dieu, mon Dieu! Le fils d'un brave homme comme vous, une crapule! Est-ce possible? Vous auriez dû l'élever plus sévèrement, oh là là!"

Sadananda rentra chez lui, ne sachant que faire. De son côté, Mohini exaspérait le quartier tenu en éveil par ses lamentations.

"Va donc à Calcutta, fais mettre sa photo dans les journaux, ton fils a disparu et tu restes planté là sans réaction comme si tu n'étais pas concerné!"

Un sourire pincé sur les lèvres, Sadananda avait riposté : "Il a choisi sa voie. Je ne peux rien y faire, quoi que tu dises, mère de Manoj! Tu ferais bien de fouiller la maison pour voir s'il n'a pas laissé quelques objets volés. Si c'est le cas, on ira les jeter dans l'étang près du massif de *kochu**.

— Tu ne veux pas essayer de le retrouver?

— À quoi bon?

— Tu n'iras pas à Calcutta?

— Comment faire? Tu ne comprends pas? Si elle l'attrape, la police va probablement le tuer. Là où il est, au moins il est en vie.

— Mais le chagrin me crève le cœur!"

Dès lors, Mohini s'était mise à parler toute seule jour et nuit sans arrêt. Son fils partageait ses rêves! Après avoir savouré un curry de *bori** pimenté accompagné de riz, tous deux bavardaient pendant des heures. Mohini savait bien que ce n'était pas pour

de vrai. Mais elle se plaisait à imaginer que la maison avait pu être réparée, que Sadananda et Mohini n'étaient plus obligés de travailler si dur, qu'ils disposaient d'une réserve confortable de sacs de riz, d'huile, d'épices, et de kérosène.

Mais le fils et les rêves avaient disparu sans laisser de traces.

Sadananda qui l'observait avec inquiétude lui avait dit :

“Les gens vont penser que tu as perdu la tête, c'est ça que tu cherches? Allons, je vais t'emmener chez le médecin.”

La colère de Mohini explosa. Pendant une demi-heure, clamant à tue-tête comme une héroïne de *jatras**, elle déversa ses griefs : “Est-ce que j'y suis pour quelque chose, moi, dans cette histoire d'Hindoustan-Pakistan? C'est moi qui ai voulu que tu quittes le pays? Pourquoi tu as laissé tes biens à ton neveu quand tu es parti? Bon, tu l'as fait, mais comment se fait-il que tout le monde s'en est sorti, et pourquoi moi je suis toujours dans une condition lamentable? Mon mariage a été arrangé par les dieux, ah oui, vraiment! En partant, nous avons laissé derrière nous toutes nos affaires, et maintenant tu me traites, moi, de folle? Quand on parle trop, ça veut dire qu'on est fou?”

Sadananda se sentit misérable :

“Je n'en peux plus, par pitié, cesse de me torturer. Je n'ai personne à qui parler sauf toi maintenant, et toi, avec tes paroles piquantes comme des épines, tu me pousses à bout!”

Mohini avait conclu :

“Très bien! Puisque mes paroles te blessent à ce point, je ne dirai plus rien.”

Le soir même, Mohini déclarait :

“C’est à Kagaboga le corbeau que je parle, à personne d’autre. Nous n’avons plus d’huile, et la lanterne a besoin d’être réparée.”

Au bord du désespoir, Sadananda avait demandé :

“Pendant la fête d’Utrumi, était-ce Kagaboga qui a mis une guirlande autour de mon cou? Était-ce Kagaboga qui m’attendait sous le *jamir*, guettant le bac qui me ramenait à la maison? Et l’autre jour, quand j’étais malade, est-ce Kagaboga qui est allé chercher le docteur?”

Mohini répondit en soupirant, “Je dis à Kagaboga que c’est mieux ainsi. Une fois que j’ai ouvert la bouche, je ne peux pas m’arrêter de parler. Le malheur m’a anéantie. Que dire de plus?”

Depuis, Mohini s’est murée dans le silence. Et graduellement Sadananda s’est accommodé de cette situation. Seize années ont passé ainsi. Alors qu’il venait de rentrer à la maison un soir, Sadananda annonça : “Kagaboga, le prix du riz monte en flèche. Aujourd’hui, Biru, du club, m’a demandé : « Mon oncle, qu’allez-vous faire de cinq *katha** de terre? Pourquoi ne pas en vendre trois? »

— Kagaboga ne sait pas que la loi interdit la vente de ces *katha*?

— Sans doute, mais Kagaboga sait parfaitement que si Biru s’est mis dans la tête qu’il lui faut ce terrain, il va s’arranger pour s’en emparer d’une façon ou d’une autre. Aujourd’hui, les gens de son espèce se comportent en seigneurs ici. Alors autant profiter de l’occasion. Ce qu’il proposera, prenons-le, ce sera toujours ça de gagné.

— Kagaboga fera comme il voudra. On vivait comme des rois là-bas au pays. Quand on a tout perdu, je n’ai pas protesté, rappelle-toi!”